

Lettre anonyme de Villebrune

Mathilde Duchosal

Éditions ThoT
Roman

Mathilde Duchosal est psychomotricienne à Bourg-en-Bresse. Également présente sur les ondes de Radio B, elle mêle actualité, humour et Histoire dans des chroniques décalées deux fois par mois. Passionnée par la littérature et les sciences humaines, elle écrit des nouvelles, des contes pour la jeunesse et de la poésie depuis une dizaine d'années. *Lettre anonyme de Villebrune* est son premier roman.

*À mes enfants,
Amaury et Adèle.*

Martha

« Rejoins-moi. » Seuls ces deux petits mots étaient encore lisibles sur la lettre qu'avait reçue Martha. Les fortes pluies des semaines passées étaient certainement responsables des nombreuses taches d'humidité séchée dont le papier gondolé était parsemé. Martha avait beau retourner la lettre dans tous les sens, s'user les yeux sur l'encre délavée. Rien de plus n'était déchiffrable si ce n'est quelques mots isolés qui n'avaient aucun intérêt sans le reste de la phrase dont ils faisaient partie. Il y avait aussi ce terme énigmatique au milieu de la lettre : « Villebrune », « Villebrume » peut-être. La signature de l'expéditeur n'était plus qu'une tache d'encre bleue sur le bas du papier. Sur une deuxième feuille, davantage protégée de l'eau, le dessin d'un village fait au crayon se devinait, représentant une large allée bordée de cabanes avec une église érigée

à son bout. Sur l'enveloppe restée à peu près intacte sur le devant, son adresse postale était notée d'une écriture cursive, maladroite :

Martha Lacroix
88, rue de l'Aubépine
à Vallerne-sur-l'Elle en France

La lettre avait été postée à la date du 8 janvier 1894. Ce fut un mois et demi plus tard que Martha la trouva dans sa boîte aux lettres, négligemment mêlée aux brochures publicitaires.

À bientôt trente-trois ans, Martha vivait seule dans un appartement modeste, aux murs unis et ternes, à l'image de l'intérêt qu'elle portait aux biens matériels comme à elle-même. La chambre était meublée d'un lit simple recouvert d'une épaisse couverture usée, d'une commode et d'une bibliothèque. L'autre pièce de son appartement était une petite cuisine fonctionnelle, avec le nécessaire de vaisselle, un poêle, un évier, une table rustique et deux chaises.

Martha reposa précautionneusement la lettre qu'elle avait dans la main et mit de l'eau à chauffer dans une casserole. « Il ne manquerait plus qu'il y ait aussi des taches de café », pensa la jeune femme. Elle appréciait ce premier geste du matin. Elle regarda les petites bulles d'air remonter progressivement en cascades, devenir de

plus en plus grosses pour venir éclater à la surface. Elle se perdait souvent ainsi quelques instants dans la contemplation de la fine fumée de la vapeur d'eau qui ondulait à la verticale. Ensuite, elle versa l'eau chaude dans le récipient supérieur de sa vieille cafetière à percolation. Elle attendit patiemment que le café infuse, libérant son odeur chaude et réconfortante qui persisterait toute la matinée dans son petit appartement.

Assise sur le rebord de la fenêtre, son café à la main, Martha nota mentalement qu'il faudrait refaire le plein d'eau avant la fin de la journée. La seule fontaine d'eau potable de la rue était à deux pas de la porte de son immeuble. Elle portait ainsi ses seaux remplis sur une petite distance. Pour les habitants du bout de la rue de l'Aubépine, c'était une autre paire de manches.

Un magnifique fauteuil Voltaire aux gros motifs floraux couleur carmin trônait à côté de la bibliothèque. Il dépareillait dans son humble appartement. Elle lui trouvait un aspect à la fois élégant et chaleureux. Une ancienne voisine, une vieille femme réservée qui avait la main sur le cœur, lui avait légué ce bien juste avant son décès, prétextant que ses fils, ses gourdiflots¹, le vendraient en sous-estimant sa valeur sentimentale. Elle préférait l'imaginer chez sa jeune voisine qui pourrait

1. (Vieilli) Personne un peu niaise.

s'y installer lors de ses lectures. Martha, touchée par ce don philanthropique, y tenait énormément. Cette vieille dame avait été sa première amie lorsqu'elle était venue habiter à Vallerne-sur-l'Elle, il y avait une dizaine d'années maintenant. Elle s'appelait Hilda. Elle avait de longs cheveux couleur neige qu'elle attachait toujours en chignon serré derrière sa tête. Ses fragiles mains tordues et tachetées remettaient sans cesse les fines mèches qui s'en échappaient régulièrement. Elle s'excusait souvent en riant d'être décoiffée, ce qui multipliait les innombrables rides aux coins de sa bouche. « Je ne suis plus aussi habile en coiffure qu'auparavant », disait-elle avec son accent de l'Est. Hilda était polonaise, arrivée en France avec son père et sa sœur lors de la Grande Émigration après la défaite de l'insurrection de 1830. Elle avait raconté à Martha, se répétant souvent, son périple à pied à travers l'Europe. Son père était un soldat qui s'était violemment insurgé contre les autorités russes, devenant une des cibles de la répression. Deux combattants russes étaient venus en pleine nuit chez eux. Après avoir enfoncé la porte, ils avaient tué la mère sous les yeux de ses enfants. Le bruit de la détonation résonnait parfois dans les tympanes de la vieille dame. Le père d'Hilda, encore en chemise de nuit, avait mis à terre les deux hommes à mains nues. Dans l'heure qui avait suivi, il avait fait sommairement leurs valises et ils étaient partis tous les trois sur les routes. Le trajet avait

paru interminable à la fillette, qui se souvenait surtout du froid, de la fatigue et de la faim. Martha ne savait pas pourquoi l'image d'un paysage de campagne sans soleil, avec d'imposantes forêts enneigées en arrière-plan d'un champ blanc irrégulier, lui était nettement venue à l'esprit. Elle avait frissonné malgré son gilet en laine. Le père d'Hilda avait été accueilli en héros en Allemagne, comme tous les émigrés polonais post-insurrectionnels, puis à Paris. Il avait trouvé facilement un logement, puis un travail pour subvenir aux besoins de ses deux filles. « Apprendre le français a été très dur. Je n'ai pas ouvert la bouche dans ma nouvelle école pendant toute une année. » Martha pouvait passer des heures à écouter la vieille dame raconter son enfance à côté de Varsovie, puis son adolescence à Paris dans les années 1840. Elle s'était mariée avec un riche commerçant dans l'ameublement qu'elle avait aimé éperdument jusqu'à son décès subit le lendemain du jour de son sixième anniversaire. Hilda avait déménagé rue de l'Aubépine l'année qui avait suivi. Elle occupait le plus bel appartement, au troisième étage de l'immeuble. Ils avaient eu trois fils. Malgré la perte tragique de sa mère lorsqu'elle était enfant, puis le décès soudain de son époux, Hilda s'estimait chanceuse dans la vie, elle avait reçu beaucoup d'amour. « Toi aussi tu pourrais avoir de la chance, si tu lui laissais la possibilité de faire ta magnifique connaissance, ma belle. »

Hilda lui avait également donné quelques bibelots hétéroclites, dont une statuette en marbre blanc représentant une louve et son petit. « Il me semble que cette louve a beaucoup de valeurrr, garrde-la prrrécieusement, même si cerrtains objets ne sont pas faits pourr se garnirrr de poussière. » Depuis le décès d’Hilda, Martha prenait garde de passer un coup de chiffon sur le dos très lisse de la louve blanche pour qu’il ne se couvrît jamais de poussière. Elle pensait souvent à son ancienne voisine.

De nature svelte, Martha possédait une épaisse chevelure brune avec des reflets auburn, qu’elle portait toujours solidement attachée pour plus de commodité. L’iris de ses yeux était vert foncé avec en son centre de subtiles touches de couleur or. Son front étroit et son nez fin légèrement moucheté de taches de rousseur apportaient une délicatesse à son visage qui accentuait la nature réservée de son caractère.

Depuis la réception de la lettre, les deux mots inscrits avaient produit un malaise et une tension que Martha n’arrivait pas à comprendre ni à enfouir au fond d’elle-même. Même si elle essayait de ne pas y penser, elle se demandait sans cesse de qui ce message pouvait bien provenir. Elle avait très peu d’amis et les quelques fréquentations qu’elle entretenait n’avaient nullement besoin de créer de tels mystères. Elle n’avait pas de famille, à sa connaissance. Ses parents étaient morts lorsqu’elle était très jeune. De

son enfance, elle n'avait quasiment aucun souvenir. Elle avait grandi dans plusieurs foyers dont elle ne se rappelait presque rien, sauf le dernier, chez les sœurs du couvent de Sainte-Madeleine, dans la ville de Caen, où elle avait séjourné de ses dix ans jusqu'à sa majorité, à ses vingt et un ans. Les années passées là-bas n'avaient pas laissé la trace d'une quelconque émotion, si ce n'est la rassurante habitude d'une vie rythmée, sérieuse et discrète.

Pendant de nombreuses années, Martha avait été employée comme bonne dans différentes maisons. Elle avait commencé à l'âge de treize ans dans une très belle villa à Caen, à deux rues de l'abbaye aux Dames, dans un bataillon d'une vingtaine de domestiques. Martha gagnait à ce moment-là quarante-cinq centimes par jour dont elle devait donner l'intégralité aux sœurs. À sa majorité, on lui trouva une place dans la demeure d'un vieux couple bourgeois qui habitait à Vallerne-sur-l'Elle où elle resta cinq années. Vers la fin, la sénilité avait gagné l'esprit du mari qui ne parvenait plus à garder sa dignité et se souillait jour et nuit, ce qui ternissait considérablement le travail de Martha. Le cœur de son épouse était ravagé par la mélancolie, la vieille dame se changeait jour après jour en statue de sel, son immobilisme ôtant toute couleur à son visage qui avait dû être d'une grande beauté dans sa jeunesse. Martha faisait de son mieux dans cette ambiance mortifère.

Un jour, elle était tombée sur une affiche proposant des emplois d'ouvrière en couture dans un nouvel atelier du centre-ville. C'était à deux pas de son logement. Martha avait toujours aimé les belles toilettes que portaient les grandes dames. Les couleurs des tissus, leurs textures, l'assemblage de différentes matières la faisaient rêver et elle s'était présentée pour un poste. Elle était plutôt douée dans les cours de couture, de broderie et de dentellerie prodigués aux jeunes filles du couvent. Elle avait beaucoup hésité avant d'oser postuler. Elle culpabilisait à l'idée de quitter le malheureux couple. Madame Fouquet, une patronne corpulente et impérieuse, l'avait reçue. Martha, qui se morfondait de ne pas être une personne qui pouvait briller lors d'un entretien, avait été très surprise d'être embauchée avec douze autres candidates. Les plus jeunes devaient avoir une quinzaine d'années. Elle fit des adieux cordiaux aux deux riches vieillards. Martha n'était pas sûre qu'ils aient bien compris qu'elle partait tellement ni l'un ni l'autre n'avait manifesté la moindre réaction. Elle apprit leur décès, à deux jours d'intervalle chacun, dans la semaine qui suivit son départ.

À l'atelier de couture, le travail s'avéra vite décevant tant du fait de la monotonie des gestes à effectuer derrière la machine à coudre que du peu de variabilité dans les commandes. C'était principalement du linge de maison. Néanmoins, Martha trouva vite ses repères. Elle ressentait du réconfort dans la douceur des tissus sous ses doigts et

dans le bourdonnement régulier des machines. Faire partie d'un groupe de collègues lui procurait une certaine considération, même si elle restait souvent en retrait lors des échanges dans les temps méridiens. Elle n'avait pas su créer de lien personnel avec aucune. Elle devint une employée appréciée pour son travail et sa discrétion.

Ainsi, la vie de Martha s'organisait entre son travail qu'elle faisait consciencieusement sous le regard sévère de madame Fouquet et de longs moments moroses chez elle, remplis de vacuité, de lectures et de nombreuses tasses de café. Bien noir, le café. Ses sorties se résumaient principalement à aller acheter le nécessaire une fois par semaine à l'épicerie de monsieur Célestin au coin de la rue et emprunter des ouvrages à la bibliothèque du centre-ville. Il lui arrivait de rencontrer des connaissances, des collègues de l'atelier ou des gens du voisinage qu'à force de croiser régulièrement, elle saluait d'un hochement de tête et avec qui elle échangeait parfois quelques mots. Martha était de nature réservée, elle aimait avoir de la compagnie, mais elle ne se trouvait pas assez intelligente pour tenir une conversation, elle ne savait pas de quoi discuter, ni comment se tenir. L'embarras colorait vite ses joues d'un léger rose inopportun.

La lettre, à demi remise à la hâte dans son enveloppe, était restée posée sur le coin de la table de la cuisine pendant

plusieurs jours avant que Martha ose la reprendre dans ses mains. Une désagréable sensation de tiraillement entre l'envie de l'oublier et le besoin de comprendre la piquait à chaque fois qu'elle passait devant. « Villebrune. » Elle n'avait jamais entendu ni lu ce terme quelque part. « Le nom d'un village sans doute, comme celui dessiné au crayon sur la deuxième feuille de papier », s'imaginait-elle.

Le soir parfois, lorsque toutes les bougies étaient éteintes, Martha se mettait à rêver que quelqu'un l'attendait quelque part, qu'une personne souhaitait sa présence, sa compagnie, dans une contrée lointaine. Mais au petit matin, elle se sentait bête et naïve d'avoir de telles pensées.